

Les étrennes de Jules

Autor(en): **T.R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215302>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

commandant d'arrondissement dit à B., sergent de piquettes :

« Réunissez vos courriers à pied et allez chercher les cartouches. »

Puis il commande à la troupe : « Une heure de repos ! »

Les étreintes de Jules. — Une bonne dame rencontre un petit voisin dont la mine est radieuse.

— Bonjour, Jules; mon petit doigt me dit que le Bon-Enfant ne t'a pas oublié. Il sait tout, mon petit doigt.

— Eh! bien, il se trompe, votre petit doigt : c'est pas le Bon-Enfant qui m'a donné mon cadeau de Nouvel-An, c'est mon papa.

— Et quel beau cadeau t'a-t-il fait, ton papa ?

— Il m'a donné ce que j'ai dans mes culottes, quelque chose que je ne donnerais pas pour rien au monde ça coûte très cher. Demandez à votre petit doigt s'il sait ce que c'est. Mais il ne saura pas... C'est un couteau militaire, un vrai... Voyez!... On n'en donne pas aux femmes.

La dame, un peu piquée :

— Il est splendide, ton couteau; mais on ne doit pas dire : « Je ne donnerais pour rien au monde ce que j'ai dans mes culottes »; on dit : Ce que j'ai dans ma poche ». Dans tes culottes, mon ami Jules, tu as tes jambes, tu as ton derrière...

— Oh! mon derrière, je le donnerais de bon cœur, on ne pourrait au moins plus me fesser; mais je pouvais pas dire que j'avais mon couteau militaire dans ma poche : elle est trouée, et je le tenais à la main dans mes culottes. T. R.

VOUS EN VOULEZ DU GALON

LE vieil empereur d'Autriche François-Joseph, chassait en compagnie de son impérial cousin Guillaume II dans les parages du lac de Constance. Comme ils rentraient pédestrement les deux, le soir, — ils avaient perdu leur suite — un peu fatigués et crottés, ils rejoignent sur leur chemin un paysan qui conduisait un char de foin.

— Hé! l'ami, est-ce qu'on peut monter ? crie familièrement François-Joseph.

— Mais bien sûr. Tâchez de vous arranger les deux sur le foin.

Après un moment, le paysan, curieux de savoir à qui il avait affaire :

— Alors, qui êtes-vous, Messieurs ? On aime toujours bien savoir qui on a sur son char.

— Moi, je suis l'empereur d'Autriche.

— Ah! oué, rien que cela! fait le paysan avec un sourire d'incrédulité. Et vous ?

— Moi, l'empereur d'Allemagne.

— Oh! c'est de plus en plus beau. Comme ça, c'est du riche butin que j'ai là sur ma cariole.

— Et alors vous, qui êtes-vous ? questionnent ensemble des deux empereurs.

— Comment, vous n'avez pas deviné?... Allons! regardez-moi bien... Vous ne trouvez pas?... Eh bien, moi, je suis le shah de Perse. P.

Les petits pois. — En patois, le mot « cul » n'a rien de choquant. On dit : « Lo cu (ou « tiu ») dâo tser », pour l'arrière-train; « on tiu dâo tsausse », pour le fond du pantalon, etc. Le même vocable se trouve fréquemment dans les noms de lieu : Lo Cu des Esserts (Le Mont sur Lausanne) — le bout ou la fin des Esserts.

Au marché de Lausanne, une campagnarde vantait ses petits pois.

— D'où viennent-ils donc ? lui demande une acheteuse, qui en empletait pour la troisième fois.

— Toujours du même plantage : du Tiu à la Lissette.

A L'ÉCOLE

LES travaux de la vigne sont nombreux et variés, et le vigneron doit s'ingénier à administrer aux pampres les divers traitements prescrits par la *Terre Vaudoise*, s'il veut voir un jour le jus divin couler sous le pressoir. Les enfants de nos écoles du vignoble sont de bonne heure déjà au courant de tous ces travaux et des préparatifs qu'ils exigent. Ils savent aussi que ce sont les hommes qui font les « routaisons », les sulfatages, le soufrage, qui portent la brante et lavent les tonneaux; que par contre ce sont les femmes qui font les effeuilles, qui attachent la vigne, et qui cueillent le raisin. Aussi, lorsqu'un jour,

Monsieur le Régent donna à faire à ses élèves une composition sur les travaux de la vigne, l'un de ces bamdins ne s'avisait-il pas d'écrire noir sur blanc dans son cahier : Pendant que les femmes sont à l'attache, les hommes souffrent. Octave D.

IL Y A SOIXANTE-NEUF ANS

Les nouvelles monnaies.

NOUS y voici, au Nouvel-An. Encore un an qui fuit. Comme ça passe, tout de même ! Ah! bast! à quoi bon se désoler, on ne peut arrêter le cours des ans. Mieux vaut donc s'abandonner philosophiquement au fil de l'eau.

Et puisque voici St-Sylvestre, qu'on nous permette de profiter de l'aubaine qui nous arrive du livret de la mascarade de la St-Sylvestre, en 1859, à Lausanne. On venait d'adopter en Suisse la nouvelle monnaie et cet évènement — car c'en était un — ne pouvait manquer au programme de la mascarade annuelle, qui était en quelque sorte une revue comique de l'année.

Voici donc la chanson qu'inspira la nouvelle monnaie et qu'applaudit il y a soixante-neuf ans, la population de Lausanne et des environs. Il n'y avait pas alors de crise du change.

Air : Ah! le bel oiseau, praiement ! etc.

Chœur.

Vive à jamais le métal !

Dans la vie

Tout l'envie :

Il faut bien être brutal

Pour juger qu'il fait du mal.

Les ducats et les écus,

Grâce à l'humaine sagesse,

Valent mieux que les vertus

De l'honnête homme en détresse.

Vive, etc.

On a vu dans plus d'un cas,

A la Chine comme en France,

Thémis sortir d'embarras

Quand Plutus tient la balance.

Vive, etc.

Le plus dur des créanciers

D'amour bientôt vous inonde;

Un héritage à vos pieds

Fait accourir tout le monde.

Vive, etc.

Quand Grégoire au cabaret

D'une bouteille s'approche,

Quel accueil on lui ferait

S'il n'avait rien dans sa poche !

Vive, etc.

Le système décimal

Est le seul qu'on puisse suivre,

En char, à pied, à cheval,

En or, en argent, en cuivre.

Vive, etc.

L'écu de cinq francs.

De me saluer en ces lieux

Appréciez l'avantage;

Vous me connaissez mieux

Si nous étions davantage.

Vive, etc.

Le franc.

Admirez-moi; je suis franc

De tout mauvais alliage,

Et je ne prête le flanc

Que par mon triste visage.

Vive, etc.

La pièce de 20 centimes.

Si je me confonds parfois

Avec le franc mon compère,

C'est uniquement, je crois,

Priser votre luminaire.

Vive, etc.

La pièce de 2 centimes.

Tout ce qui reluit, dit-on,

N'est pas or, et notre frappe

Peut bien vous prouver encore

Que souvent c'est une attrape.

Vive, etc.

Très naturel. — Un jeune homme vient de voir la jeune fille que ses parents veulent lui faire épouser :

— Eh bien! lui demandant ceux-ci, comment la trouves-tu ?
— C'est drôle, elle ne me dit rien...
— Pourquoi ?
— Parce qu'elle est trop bavarde !



LA FÉE AUX MIETTES

Pendant que la Fée aux Miettes parlait, et, quoi qu'elle parlât fort vite, elle parlait fort longtemps, j'avais été en mesure de me recueillir sans perdre le fil de ses idées et de ses enseignements.

Je vous remercie, ma bonne amie, lui répondis-je, des soins que vous avez pris pour moi, et qui me sont aussi chers qu'ils me seront profitables; mais je vois par ce que vous dites que vous vous êtes seule oubliée dans nos communs malheurs, car je me souviens de la passion avec laquelle vous désiriez de rentrer dans votre jolie maison de Greenock, et je comprends tout ce que cette espérance frustrée a dû vous laisser de chagrins. Puisqu'il m'est permis de vivre du produit d'un travail que j'aime, sans tenter la fortune inconstante du cabotage, à laquelle je ne m'étais livré qu'à défaut d'un genre de vie plus assorti à mon goût et à ma capacité, allons maintenant chacun de notre côté où nos inclinations nous appellent. Voilà, continuai-je en tirant mes dix roubles de ma ceinture, voilà vingt louis que j'allais exposer aux caprices de la mer, et qui vous ouvriront facilement cette fois la route de Greenock, si vous prenez mieux vos précautions contre les voleurs, qui doivent être naturellement alléchés par la coquette élégance de votre toilette. Quant à moi, je serai dans deux jours à Pontorson, et je rapporte plus de coques dans ma résille, même quand vous en aurez pris double part, si cela vous convient, Fée aux Miettes, qu'il ne m'en faut pour une semaine.

La Fée aux Miettes paraissait embarrassée de quel-que scrupule dont je n'eus pas de peine à me rendre raison.

— Allons, allons! repris-je en riant, vous savez, Fée aux Miettes, qu'il n'y a plus de façons à faire entre nous; souvenez-vous que nous sommes fiancés, et qu'entre fiancés toutes les chances de l'avenir se partagent; moi, une bonne industrie, vous, un peu d'argent, c'est notre dot; nous réglerons nos comptes à Greenock, le propre jour de la noce.

— J'accepte, répondit la Fée aux Miettes, si je te suis effectivement fiancée, et il m'est avis que tu ne t'en trouveras pas mal.

— Fiancée, comme Rachel le fut à Jacob, Ruth à Booz, et la reine de Saba, qu'on nommait Belkiss ainsi que vous, au puissant roi Salomon.

Là-dessus, je baisai sa main encore une fois, et nous nous séparâmes, la Fée aux Miettes plus riche de vingt louis, et moi de la satisfaction d'une libéralité juste et utile, qui ne peut s'estimer au prix d'aucun des trésors de la terre.

J'arrivai bien tard à Granville, et je dormis aussi cette nuit-là plus longtemps que d'habitude, plongé dans un rêve singulier qui se reproduisait sans cesse, et qui consistait à pêcher dans le sable une multitude de jeunes princesses, éblouissantes de charmes et de parure, et à les voir danser en rond autour de moi, chantant, sur l'air de la « Mandragore », des paroles d'une langue inconnue, mais que je trouvais harmonieuse et divine, quoiqu'il me semblait l'entendre par un autre sens que celui de l'ouïe, et l'expliquer par une autre faculté que celle de la mémoire. Ces princesses ne se lassaient donc pas de chanter, de danser et de déployer devant moi mille séductions ravissantes qui me gagnaient le cœur, quand je fus tout de bon réveillé par mes camarades les caboteurs, qui répétaient le même refrain sous ma fenêtre, à gorge déployée.

C'est moi, c'est moi, c'est moi !

Je suis la mandragore,

La fille des beaux jours qui s'éveille à l'aurore,

Et qui chante pour toi !

Je compris qu'ils étaient sur le point de partir, et qu'ennuyés de m'attendre au port ils s'étaient décidés à venir rompre mon sommeil pour m'emmener avec eux.

— Hélas! mes chers amis, dis-je en ouvrant ma haute croisée, je n'ai plus l'argent que je croyais avoir et que Dieu m'a repris comme il me l'avait donné; je ne puis maintenant que vous accompagner de mes vœux, et vous serez plus heureux s'ils sont exaucés que je n'aspire à l'être jamais. Allez donc sans moi, camarades bien-aimés, et souvenez-vous quelquefois

